



Les femmes dans la 1^{ère} Guerre Mondiale



Classe de CM
école Notre-Dame des Fleurs
Plouharnel

Pendant longtemps, les femmes ont été les oubliées de l'histoire. Pourtant, elles ont joué un rôle primordial, parfois au péril de leur vie (infirmières, résistantes, espionnes...).

Les autres, à défaut d'être proche des combats, ont assuré le quotidien à l'arrière ce qui n'était pas une chose aisée.

Dans ce devoir, nous allons citer leurs fonctions, missions et apports tout au long de ces quatre années de conflit.

Les infirmières : les héroïnes de cette 1ère Guerre Mondiale.

Elles ont été surnommées les «anges blancs». On comptait 100 000 femmes dont 30 000 infirmières contre 70 000 bénévoles au service de l'armée. Elles furent brancardières, panseuses, des soignantes et elles furent omniprésentes.

Des dizaines de milliers de soignantes sont déployées dans toutes les structures de soins à l'arrière ou dans les ambulances près du front. 105 seront tuées sous les bombardements, 4 600 reçoivent la médaille des épidémies et seulement 950 seront décorées de la Croix de guerre à ce titre.



Le premier tournant intervient le 6 octobre 1914. Des milliers de soldats arrivent sur Paris dont un nombre considérable d'hommes salement amochés. Blessés, parfois proche de la mort, ils arrivent dans la capitale alors que tous les hôpitaux sont déjà débordés et saturés. On a besoin de soigner ces hommes, d'une part pour sauver les plus sévèrement touchés ; d'autre part, pour requinquer ceux qui pourraient repartir sur le front. On fait donc appel à la population, aux bonnes âmes. Les hommes sont sur le front, c'est donc aux femmes de répondre présentes. Les volontaires se voient confier des missions déterminantes : accueillir les blessés, les accompagner dans leur rééducation, pour panser. L'infirmière est une denrée rare, toutes les femmes sont donc les bienvenues afin d'assurer le service.

Suite à cet afflux, des hôpitaux s'ouvrent donc un peu partout. On réquisitionne toutes sortes d'établissements : les lycées, les écoles, les hôtels, les grands domaines particuliers... On ouvre donc près de 1 500 hôpitaux auxiliaires en plus des 750 hôpitaux militaires.

En 1914 on comptait alors 100 000 infirmières pour 10 500 médecins (dont 1 500 sont militaires de carrière), ainsi que 2 400 pharmaciens. Les femmes médecins sont, elles, exclues des hôpitaux militaires et décident donc de partir sur le front en tant qu'infirmières bénévoles. Ces dernières auront également la gestion de 90 cantines et infirmeries de gare.



L'infirmière, surnommée l'« ange blanc » qui soigne et réconforte le soldat blessé est une véritable icône de la Première Guerre Mondiale. Pour certains, elle forme avec ses pairs une « quatrième armée ».

On peut dénombrer diverses catégories d'infirmières. Seulement 30 000 sont professionnelles. Les autres seront temporaires ou volontaires dans les hôpitaux militaires. Les bénévoles sont sous la tutelle d'organismes comme la Croix-Rouge qui mobilisera près de 70 000 infirmières. On peut également citer la Société de Secours aux Blessés Militaires, les Dames de France et enfin l'Union des Femmes Françaises.

La médecine progresse pendant cette Première Guerre mondiale. On se retrouve face à des blessures inconnues jusqu'alors. L'armement a évolué, les fusils ont changé, il y a des lance-flammes, des combats rapprochés qui se terminent à coups de baïonnettes, l'émission de gaz toxique comme le gaz moutarde. Il faut tout apprendre, partir de zéro et avancer à tâtons tout en formant ces infirmières bénévoles. On forme sur le terrain, et les apprentissages sont nombreux entre les règles d'hygiène, les pansements, les sutures... Mais cette guerre est également une grande remise en question pour les infirmières professionnelles qui se retrouvent face à l'horreur de la guerre, les hommes amputés ou avec la gueule cassée...



Les blessés et morts s'accumulent rapidement, des trains entiers convoient les blessés vers les villes et villages. L'entassement, les règles d'hygiène quasi absentes font que les plaies s'infectent et que les blessés souffrent. À leur arrivée, ils sont destinés à la mort mais les infirmières doivent les accompagner et les soulager.

On se rend vite compte que transporter sur des centaines de kilomètres des blessés de guerre avec une jambe amputée par exemple n'est pas la meilleure des solutions. Face aux plaies infectées et à la montée croissante des fièvres, il faut alors trouver une autre solution.



Le blessé n'ira plus jusqu'à l'hôpital, c'est l'hôpital qui viendra au blessé. On installe rapidement les premiers hôpitaux mobiles sur le front. Infirmières et médecins se retrouvent à la frontière du champ de bataille, au plus près des combats. À partir de 1915, les ambulances d'urgence seront conduites exclusivement par les femmes et elles ont du boulot ! On apprendra la médecine d'urgence comme la chirurgie d'urgence, les premières vocations vont naître. Derrière le front, on apprendra la médecine et la chirurgie autrement.

Les infirmières devaient faire preuve de polyvalence car leur rôle était très varié. Elles assistaient aux opérations, pansaient les blessés, géraient les

stocks de médicaments et de matériels, elles accueillait les nouveaux arrivants, s'occupaient de la rééducation des soldats et avaient un rôle social et humain d'une importance extrême. Elles étaient l'oreille dont avaient besoin les soldats, présentes pour écouter, discuter, rigoler... Une lueur d'espoir, un réconfort dans le quotidien des soldats blessés voir mourants. Au-delà, de ce cadre, elles assuraient l'entretien des locaux, la cuisine et toutes les tâches inhérentes au bon fonctionnement des établissements.

350 infirmières perdront la vie lors de ce conflit dont 105 victimes de bombardements. Les autres mourront suite à des maladies ou épidémies comme la tuberculose. 2 500 autres seront blessées. En hommage, un monument est érigé à Reims « À la gloire des infirmières et alliées victimes de leur dévouement » témoignant de l'investissement des soignantes françaises mais également étrangères puisque les forces alliées comptaient en leur rang des médecins et des infirmières.



Les paysannes : faire face à la pénurie de denrée de première nécessité.

Il y a une grosse différence entre la ville et la campagne. On peut parler d'enthousiasme concernant les femmes de la ville mais dans les campagnes, ce n'est pas pareil car les femmes sont conscientes que le



travail des hommes va nécessiter un grand nombre de femmes qui vont devoir fournir des efforts très difficiles physiquement. En 1914, la France est à dominante agricole et rurale. Près d'un million d'exploitations se retrouvent gérées par des femmes

sans compter les épouses d'ouvriers agricoles privées du revenu de leur mari. Il n'y a pas d'autre choix que d'assumer ces tâches. Elles sont aidées par les personnes âgées et les jeunes adolescents trop jeunes pour être envoyés sur le front.

Afin d'approvisionner le pays, elles terminent les moissons interrompues par la mobilisation. Elles doivent assurer l'approvisionnement du pays et des troupes engagées sur le front.

Le message est un peu brutal mais il a le mérite de faire son effet : « Debout femmes françaises, jeunes filles et fils de la Patrie ! Remplacez sur le champ du travail ceux qui sont sur le champ de



bataille. » Cependant, cet appel ne comble pas la pénurie de main-d'œuvre. La récolte estival de 1914 est faite mais le travail des champs s'intensifie et les efforts sont lourds car les animaux de trait, chevaux et bœufs, sont réquisitionnés. Des allocations militaires leur permettent d'embaucher une main-d'œuvre manquante. On réquisitionne les femmes du bourg mais elles n'étaient pas suffisamment pour assurer les travaux de sarclage et de fenaison. Les prix flambent et les fermières

tombent dans la surenchère par peur de manquer de bras. L'entraide est importante entre voisins et parents et on déniché du travailleur agricole chez les travailleurs étrangers ou les prisonniers de guerre allemands.

Finalement, ce manque finit par être comblé mais on le doit aux machines et à la mécanique. Le nombre de moissonneuses et de faucheuses augmente. Les femmes qui conduisaient se rendaient dans les fermes voisines pour couper l'avoine et le froment.



Et si la gestion de l'exploitation est devenue leur tâche quotidienne, elles n'en oublient pas moins leur rôle de chef de famille. Nourrir la famille et envoyer des colis de provisions aux êtres chers sur le front. Certaines régions se retrouvent touchées par la pénurie de certains produits comme le sel, le bois ou le sucre... Les trains n'acheminent plus les produits du fait qu'ils sont réquisitionnés pour l'acheminement des troupes.

Les munitionnettes.



Il faut également remplacer le travail des hommes dans les usines. L'industrie de l'armement est prépondérante afin de fournir des armes et munitions aux soldats. Les femmes prennent donc le relai de leurs mari, elles sont surnommées les munitionnettes car elles fabriquent des armes, des munitions et de l'équipement militaire.

Le communiqué officiel envoyé par Viviani afin de mobiliser les femmes vise essentiellement le monde rural car là est l'urgence pour l'approvisionnement. On ne s'affole pas outre mesure dans les autres secteurs car on est persuadé que la victoire sera rapide et les hommes de retour prochainement. Seulement voilà, rien ne se passe comme prévu en dès 1915, on se rend compte que la guerre est partie pour durer et qu'on a besoin de l'industrie. Comme pour



l'agriculture, on fait appel aux femmes pour pallier au manque de main-d'oeuvre dans le but de fabriquer des munitions, des avions et des canons. On juge que c'est indispensable à la victoire et au retour des soldats dans un court délai. Avant-guerre, les femmes représentent moins de 10% de la main-d'oeuvre des usines d'armement en France alors qu'en fin de conflit, on en dénombre 420 000 soit plus d'un quart du total d'ouvriers. Cet effort est crucial et parfaitement symbolisé par la déclaration du général Joffre: «Si les femmes qui travaillent dans les usines s'arrêtaient vingt minutes, les Alliés perdraient la guerre». En quatre années de guerre, les munitionnettes auront fabriqué trois cents millions d'obus et plus de six milliards de cartouches.

Les conditions de travail étaient très difficiles car répétitif. C'était du travail à la chaîne donc pénible et physiquement éprouvant à cause du poids des obus. Les munitionnettes travaillent debout, par périodes de 10 h à 14 h, de jour comme de nuit et tous les jours de la semaine, les réglementations du travail ayant été suspendues pour pouvoir participer à l'effort de guerre. Les ouvrières portaient les obus pour les placer sur

un appareil afin de vérifier les dimensions. La manipulation se fait pour chaque obus et chacun d'eux pèse 7kg. En 11h, sur une production normale, une munitionnette va porter 2 500 obus. Le poser puis le reprendre, il faut donc comptabiliser deux portés pour chaque obus ce qui fait un total de 35 000 kg portés chaque jour. Le calcul est simple: 900 000 obus par an pour une bagatelle de 7 millions de kg...



Malgré le fait d'être bien rémunéré, la fabrication des munitions n'est pas seulement une activité pénible : il y avait de réels risques pour les employés des usines d'armement. Il y a déjà le danger omniprésent avec les armes produites car la moindre étincelle pouvait faire exploser l'usine entière. Afin de limiter les dangers, tout objet métallique était interdit dans l'usine (clous, chaussures à talons, épingles à cheveux, agrafes de vêtements... Les accidents de travail se multiplient et le drame de l'usine de Chilwell (Angleterre) témoigne de la dangerosité de la manipulation. Elle fut détruite le 1^{er} juillet 1918 lors d'une explosion de huit tonnes de TNT et a causé la mort de 134 personnes et blessé 250 autres. De plus, le TNT a des répercussions sur la santé des ouvriers. En effet, il s'agit d'un produit toxique, qui rend la peau et les cheveux jaunes. Les munitionnettes britanniques étaient d'ailleurs surnommées les «canaris». Ce n'est cependant pas les seuls dommages que crée cette substance: les premiers signes d'une intoxication sont le rhume, le nez bouché, la toux et des maux de têtes. Enfin, une exposition prolongée au TNT atteint

principalement le système sanguin et les reins et peut provoquer la stérilité.

Il suffit de regarder une jeune fille qui rentre à l'usine et qui en sort l'année suivante. Fraîche et forte à son entrée, elle aura perdu ses belles couleurs et ressemblera à une chétive fillette épuisée par le labeur. Le fantôme de ce qu'elle était.

Afin de montrer la différence d'effectifs féminins dans les usines, nous avons choisi ce tableau des usines Renault situées à Billancourt.

	Effectif salarié total	Nombre de femmes salariées	% de femmes au sein du personnel
Janvier 1914	4 970	190	3,8
Décembre 1916	20 157	3 654	18,1
Printemps 1918	21 400	6 770	31,6

Les marraines de guerre.

L'ennemi a envahi le Nord et l'Est de la France. Du coup, les soldats originaires de ces régions se retrouvent coupés de leurs familles. Plus aucune nouvelle et avec la dureté des combats, il ne reste plus grand-chose à quoi s'accrocher. Les soldats ont peur pour leurs parents, femmes, enfants... Ils imaginent le pire et mentalement, ils sont moins aptes à aller sur le front. Le moral est en berne, la dépression prend une grande place dans les régiments. Il faut agir, remobiliser ces soldats qui ne savent plus forcément pour qui ou pour quoi ils se battent depuis plusieurs mois dans des conditions abominables. Cette détresse touche toute la France qui se sent solidaire de ces hommes qui ont perdu tous leurs repères. Les premières à agir pour changer le cours des choses

sont les femmes de la bonne société qui lancent alors l'idée généreuse des «marraines de guerre» dans le but d'apporter du réconfort à ces pauvres garçons en leur envoyant des lettres et des colis régulièrement.

Dès janvier 1915, l'association «La famille du soldat» voit le jour suivie de «Mon soldat» soutenue par le ministre de la guerre Alexandre Millerand. De nombreux journaux, dont Le Figaro, font une large publicité à ces initiatives et servent d'intermédiaire entre les associations, les femmes désireuses de devenir marraines et les soldats.

L'association connaît un franc succès mais se retrouve dépassée par l'afflux des demandes de soldats et par le glissement qui s'opère dans la nature des correspondances. Pour assurer ces secours, il faut des moyens. Le nerf de la guerre, c'est l'argent. Le comité constitue une caisse alimentée par des dons volontaires, et il a décidé la création de trois catégories de membres: les membres bienfaiteurs qui versent 100 francs par mois, pendant la durée de la guerre; les membres fondateurs qui versent 20 francs par mois, et les membres adhérents qui versent un franc, et adoptent un soldat. Toute contribution sera reçue avec reconnaissance par le comité, que préside Mme Philippe Bérard.

Les motivations, l'âge des marraines, de la fillette de 12 ans à la grand-mère, la nature des relations furent très diverses. Des mères de familles, des célibataires, des ouvrières, des bourgeoises furent marraines. Les relations se sont souvent limitées à des correspondances épistolaires apportant un réconfort moral. La motivation simplement matérielle de certains poilus était de bénéficier de colis.

De mère ou sœur de substitution, la marraine est devenue jeune femme à séduire ou séductrice. La bonne société s'offusque, les autorités s'inquiètent de l'utilisation des marraines comme moyen de



renseignement par l'ennemi et, dès 1916, le nombre de marraines décroît fortement. Des mariages seront cependant célébrés après la guerre entre des soldats et leurs marraines.



Les espionnes de la 1ère Guerre Mondiale.

En début de conflit, l'espionnage a peu de succès en France. Les dirigeants sont méfiants, ils ne souhaitent pas entacher l'Honneur français en employant la perfidie et la trahison. Finalement, le service accumule un retard colossal par rapport aux autres forces en présence. Influencé par l'exemple britannique, l'état-major à Paris est peu-à-peu amené à prendre davantage en compte le rôle des femmes pour la fourniture d'informations sur le camp d'en face : les déplacements des troupes ennemies, par route, rail ou air, leurs rencontres avec des officiers allemands, les informations fournies grâce à leur rôle auprès des blessés, es prisonniers, des déserteurs... Dès 1915, des femmes commencent à rejoindre les rangs des services secrets. Le commandement veut renouveler ses agents et favorise les femmes moins suspectées et moins repérées que les hommes. On se

tourne vers des femmes investies dans la résistance. Ce passage de la résistance à l'espionnage demande une nouvelle organisation pour éviter les arrestations et le démantèlement des réseaux. Le recrutement se fait sur plusieurs critères d'évaluation comme l'origine familiale. On choisit souvent des femmes issues de classes cultivées car elles doivent parler plusieurs langues et ont une garantie financière les rendant indépendantes de leurs familles. De plus elles possèdent souvent un tissu relationnel intéressant.



Les élues se soumettent à l'interrogatoire de l'Intelligence Service et leur acceptation puis une courte formation leur est donnée à Londres ou à Folkestone, port d'attache des navires en provenance des pays neutres et des pays en guerre. Une fois formées, elles entrent dans des réseaux d'espionnage qui leur fixent des missions à accomplir par deux, sous la surveillance d'un agent responsable de leurs activités. Les espionnes en Belgique et au nord de la France doivent recueillir tout renseignement militaire auprès des familles belges placées en surveillance 24h/24 près des camps allemands, des dépôts d'armement, des aérodromes en 1917, des

gares, des cafés, grâce à des fiches précises d'observation, d'où des voyages perpétuels. Ce sera souvent au péril de leurs vies. Ces femmes savent le sort qui leur est réservé en cas d'arrestation et elles apprennent à vivre en dehors de la morale avec la peur, la prostitution nécessaire pour obtenir la confiance de l'ennemi, les violences psychologiques et physiques, la prison, la torture, la déportation, la mort.

Jusqu'en 1918, 300 réseaux prolifèrent dont le réseau Ramble créé par la Française Louise de Bettignies en 1915, et le réseau de la Dame blanche, fondé en 1914.

Le premier a pour vocation de recruter des hommes et des femmes dans les villages afin de récolter des informations dans le Nord de la France et en Belgique. Le recrutement se porte sur 64 personnes qui intègrent le service d'Alice Dubois.

Alice Dubois n'est autre que le nom de code de Louise de Bettignies qui a l'avantage d'être polyglotte et de maîtriser l'anglais et l'allemand. Elle transmettait les renseignements aux



services secrets britanniques installés aux Pays-Bas. Elle est arrêtée le 16 mars 1916, jugée et condamnée à mort pour trahison. Mais finalement, elle est emprisonnée à vie à Siegburg où elle meurt en septembre 1918.

L'autre réseau est celui de la Dame blanche constitué en 1916 dont le commandement est confié aux sœurs Tandel. Il y a beaucoup de françaises qui y participent. Il y a 128 membres au Conseil dont 53 femmes.

Une grande différence existe entre les espionnes agissant sur leur propre terrain du fait de l'occupation et celles qui sont recrutées et envoyées en mission souvent individuellement par les services français dans des capitales neutres où s'établissent des chefs militaires allemands et toute une faune d'espions. Le capitaine Ladoux joue un rôle essentiel dans les services du colonel Zopff. Ses méthodes sont parfois brutales et les pressions très fortes sur les jeunes femmes qui lui sont recommandées. On peut citer Marthe Richer, Mathilde Lebrun et même Mata-Hari. Pour Marthe Richer, c'est un ami de la jeune veuve, aviatrice civile, Jean Violan dit Zozo qui la présente à Ladoux en 1916. Devenue «L'Alouette», elle est envoyée à Madrid comme agent double et elle devient avec le baron von Krohn l'espionne S32. Elle découvre la construction de 200 sous-marins allemands et rapporte des renseignements militaires du Maroc, de l'Argentine.

Mathilde Lebrun, nom de code Simone pour les Français et R2 pour les Allemands. Elle travaille essentiellement dans l'Est, localisant les dépôts de munitions, la profondeur des lignes de tranchées, les numéros des régiments ennemis et les espionnes au service de l'Allemagne. Elle reconnaît que les Allemands la paient bien, elle leur rapporte pourtant des informations souvent retardées volontairement. Par contre, un commissaire du gouvernement français la félicitera pour avoir travaillé «pour la beauté du geste ! ». Elle démasque en France une espionne allemande, Mme de Gimeno-Sanchez, après l'avoir suivie à Nice, et une autre, Félicie Pfaadt, qui sera fusillée à Marseille. Ces femmes sont donc peu soutenues et aidées par leur agent recruteur comme par la presse. Leurs actions ne peuvent être reconnues publiquement; elles cherchent toutes à s'appuyer sur leur propre motivation et à s'identifier aux seules images valorisées en temps de guerre, celle de la patrie et du soldat.

L'émancipation de la femme.

Cette Première Guerre Mondiale a permis l'émancipation des femmes car elles ont pu accéder à des emplois généralement occupés par les hommes avant la guerre. Le déficit d'actifs masculins était de 8 millions à cause de la mobilisation. On assiste à la féminisation des emplois dans l'industrie avec les munitionnettes des usines de guerre. De même, dans les campagnes, 3,2 millions d'ouvrières agricoles ou femmes d'exploitants prennent la tête des exploitations avec l'aide des très jeunes et des vieux.

630 000 veuves sont devenues chefs de famille, tandis que le déséquilibre entre les sexes (1 103 femmes pour 1 000 hommes) amenait nombre de femmes célibataires à assumer le rôle traditionnellement dévolu aux hommes.



Pourtant, cette volonté d'émancipation et la vision de celle-ci restent ambiguës. D'un côté, on a besoin de ce second souffle dans l'industrie. Mais d'un autre, ce recrutement, ce sont des mères et futures mères donc on se prive de la main-d'oeuvre future. On juge que la femme ne peut suffire à la double charge d'ouvrière et de mère féconde.

La démobilisation des femmes accompagne la démobilisation militaire car la volonté qui domine est celle d'un retour à la situation antérieure. Mais, cela est quasi impossible car 1,4 millions de soldats ne sont pas revenus du front sans compter les blessés, mutilés...

Finalement, ces tentatives d'émancipation au travers du conflit restent limitées aux femmes d'un certain milieu. La bourgeoisie, les milieux aisés et intellectuels qui vont bénéficier de l'accès aux études et du coup aux métiers qualifiés. La vie publique devient plus accessible aux femmes.

Bilan

Lors de la Grande Guerre, la mobilisation des femmes fut exceptionnelle. Beaucoup d'entre-elles ont dû remplacer au pied levé les hommes partis se battre. Elles ont occupés des emplois civils ou sont entrées dans les usines qui fabriquaient les munitions. À raison de 10 ou 11 heures par jour, 6 jours sur 7 dans des conditions extrêmes.

Des dizaines de milliers de femmes ont également servi dans l'armée dans des fonctions de soutien, par exemple leur dévouement en tant qu'infirmières afin de soigner les soldats blessés dans les hôpitaux de guerre et les maisons de convalescence. D'autres assuraient les fonctions de secrétaires, dactylos, archivistes...

On peut également souligner le courage des femmes d'agriculteurs qui, dans une France encore à dominante rurale et agricole, ont dû assumer à partir de l'été 1914 les durs travaux des champs afin d'assurer l'approvisionnement du pays mais surtout du front.

La bonté des « mairaines de guerre » qui écrivaient et envoyaient des colis aux soldats, rendaient visite aux blessés dans les hôpitaux.

Enfin, l'investissement des femmes des villes qui sont rentrées dans à peu près tous les secteurs d'activités que ce soit à la distribution du courrier, la conduite des tramways...

Bref, le rôle et la place de la femme ont évolué dans la société car elles ont démontré qu'elles étaient capables d'assumer des rôles jusqu'alors dévolus aux hommes.



Cette émancipation restera tout de même relative avec un nouveau refus en ce qui concerne le droit de vote.